

Celan Paul : *Entretien dans la montagne (Gespräch im Gebirg)*

Paul Celan (1920–1970), originaire de Czernowitz en Bucovine, province actuelle de l'Ukraine, vient donc d'un lieu où se disaient et s'écoutaient ces fameuses histoires hassidiques que Martin Buber nous a transmises en allemand. Dans la conception hassidique du judaïsme, le royaume de Dieu « *se cache au milieu de nous, dans l'intervalle même qui nous sépare les uns des autres* », ainsi que l'exprime Buber, non seulement dans *Je et Tu*, mais aussi dans *Dialogue* et dans *La Question à l'Unique*. Ce qui implique à la fois et l'impossibilité d'éviter le monde et aussi la nécessaire présence de l'autre, fut-elle imaginaire. Et c'est ce qui se passe ici, comme dans le reste de son œuvre de diverses manières, dans ce texte en prose de Celan écrit, juste un mois après, à la mémoire d'une rencontre manquée avec Theodor W. Adorno - qui aurait dû avoir lieu en juillet 1959 à Sils Maria -, où le poète « *accomplit* », comme le dit très justement Stéphane Mosès, « *sur l'horizon d'une absence, d'un manque (...), un trajet (...) au cours duquel un langage anonyme se transforme peu à peu en parole de sujet, un Il en Je et Tu (...)* » (p. 25), ce *Il* qui, pour Emmanuel Levinas, renvoie, par sa « *neutralité* », à cette autre langue sans *Je* et sans *Tu*, au langage de l'Être selon Heidegger (d'après Stéphane Mosès, p. 30).

Rencontre donc entre celui qui avait dit en 1949 que « *écrire des poèmes après Auschwitz est barbare* » (cité par Stéphane Mosès, p. 36) et celui qui, non seulement voulait continuer à écrire des poèmes après Auschwitz, mais encore en vertu d'Auschwitz, comme ce fut par exemple le cas avec le dernier poème du recueil *Grille de parole*, recueil qui fut publié l'année même où fut écrit *l'Entretien dans la montagne* et dont « *Peter Szondi a montré que l'endroit (qui y est) évoqué (...) est un camps d'extermination nazi* » (Stéphane Mosès, p. 45) ; rencontre donc espérée par celui qui non seulement voulait continuer à écrire des poèmes, mais aussi à écrire dans « *le langage des opprimés qui fut en même temps (...) celui de leurs oppresseurs* » (Stéphane Mosès, pp. 36/37) et qui, pour cette raison, voulait faire reparaître dans la littérature allemande, comme nous le voyons ici dans *l'Entretien dans la montagne*, le judéo-allemand, « *afin que lui soit rendue, par-delà l'avilissement, sa dignité première* », celui-ci renvoyant « *à chaque instant, à la blessure que, depuis l'extermination des Juifs, la langue allemande et peut-être, dans une certaine mesure, le langage en général portent au fond d'eux-mêmes* » (Stéphane Mosès, p. 36).

Mais le poème, pensons-nous, tombe malheureusement mais inexorablement toujours – peu ou prou – dans l'esthétisation et s'inscrit de plus, et avant toute chose, dans et par le langage, langage à propos duquel Paul Celan lui-même, qui avait pourtant choisi la parole plutôt que le silence, avait cependant dit en 1958, dans son célèbre *Discours de Brême*, qu'on n'y trouvait pas « *de mots pour ce qui s'est produit* » (cité par Stéphane Mosès, p. 46) ; ce qui fait que nous persistons à penser que, même si Adorno fut amené à revenir sur sa formule, elle n'a néanmoins rien perdu de sa nature questionnante et reste donc d'actualité, encore et encore.